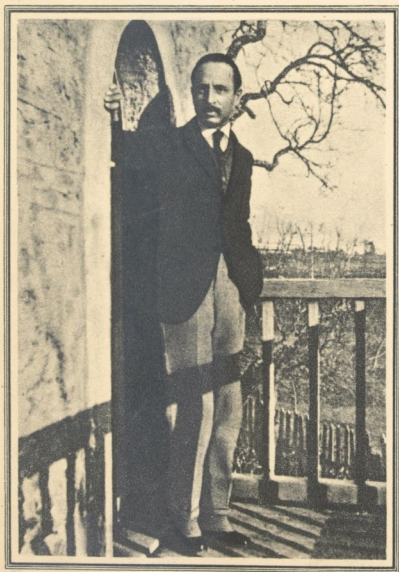


W. J. J. J.
ROBERT PITROU

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux

50879
RAINER MARIA RILKE

*LES THÈMES PRINCIPAUX
DE SON OEUVRE*



ÉDITIONS ALBIN MICHEL

RAINER MARIA RILKE

LES THÈMES PRINCIPAUX
DE SON ŒUVRE

8 2
91482



B

DU MÊME AUTEUR

La Vie intérieure de Robert Schumann (Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts, Prix Bernier). H. Laurens, Paris, 1925.

Franz Schubert, Vie intime (6^e édition) (Ouvrage couronné par l'Académie française). Emile-Paul, 1928.

Vie de Mozart (Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts, Prix Thorlet). H. Laurens, Paris, 1936.

Littérature allemande dans le Grand Memento Encyclopédique Larousse. Paris, 1936.

TRADUCTIONS

Theodor STORM : *L'homme au cheval gris*. (Bibliothèque cosmopolite, Delamain, Boutelleau, 1927.)

— *Aquis submersus*

— *Hans et Heinz Kirch*

— *Renate Eckenhof*

(Couronné par l'Académie Française.)

} Collection bilingue des
Classiques étrangers, Ed.
Montaigne, F. Aubier,
Paris.

SCHILLER : *Don Carlos*.

Ernst BERTRAM : *Nietzsche*, Essai de Mythologie, Rieder (Alcan), Paris, 1932.

Otto RAHN : *La Croisade contre le Graal*. Delamain, Boutelleau, Paris, 1935.

ROBERT PITROU

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux

RAINER MARIA RILKE

*LES THÈMES PRINCIPAUX
DE SON ŒUVRE*



ÉDITIONS

ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens, 22

PARIS

ROBERT PITROU
LES TRAVAUX PRINCIPAUX
LE PORTRAIT DE RAINER MARIA RILKE
QUI ORNE LA COUVERTURE DE CE
LIVRE EST EXTRAIT DU VOLUME DE
LOU ANDREAS SALOMÉ « RAINER
MARIA RILKE » PUBLIÉ PAR INSEL
VERLAG A LEIPZIG.

Droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays.
Copyright 1938 by Albin Michel.

A la mémoire de mon ami

René GALLAND,

premier exégète de Meredith en France.

R. P.

REVUE GALLICA

REVUE GALLICA

R. P.

AVANT-PROPOS

Cette œuvre est le fruit de
l'œuvre de M. de la Motte.

On ne peut dire que l'œuvre de M. de la Motte
soit uniquement scientifique. Elle est en même
temps une œuvre de philosophie et de morale. Elle est
particulièrement remarquable par la manière dont elle
a su saisir tout de suite le point de vue de la
responsabilité à l'égard de la loi. Elle est en même
temps une œuvre de philosophie et de morale. Elle est
particulièrement remarquable par la manière dont elle
a su saisir tout de suite le point de vue de la
responsabilité à l'égard de la loi.

On ne peut dire que l'œuvre de M. de la Motte
soit uniquement scientifique. Elle est en même
temps une œuvre de philosophie et de morale. Elle est
particulièrement remarquable par la manière dont elle
a su saisir tout de suite le point de vue de la
responsabilité à l'égard de la loi.

ANTHROPOLOGICAL

CETTE étude ne vise qu'un seul but : rapprocher de ceux qui l'ignorent ou ne la connaissent qu'en surface la poésie de Rainer Maria Rilke.

On ne sera donc pas surpris si elle consiste presque uniquement en citations. L'œuvre de Rilke n'étant jusqu'ici que partiellement traduite, — en particulier l'admirable correspondance, — il s'agissait avant tout de laisser la parole au poète. Le commentateur n'avait plus qu'à s'effacer derrière les prestigieux échantillons qu'il présentait, groupés sous quelques rubriques essentielles. Il avait moins à expliquer un lyrisme encore très mystérieux — et qui, dans une certaine mesure, le veut rester —, qu'à en dérouler les draperies somptueuses.

Du moins espère-t-il avoir donné ici le principal de cette poésie : les thèmes sans cesse repris par le grand artiste en variations indéfiniment renou-

velées, entre lesquelles il a fallu choisir. Il n'était question, bien entendu, ni de transformer en système cohérent l'œuvre d'un lyrique, plus musicien que penseur, et chez qui rien n'est « systématique » que le souci de voir tout poétiquement; ni non plus de refaire le beau livre d'Angeloz¹ en mettant l'accent sur l'évolution de Rilke; mais simplement de faire connaître les réponses du poète aux grands problèmes de l'existence. Or, ces réponses n'ont jamais beaucoup varié : la pensée, ici, se forme, suivant l'heureuse expression d'Angeloz, « par épaisissements successifs »; de très bonne heure, le plus souvent, elle est déjà constituée.

Pour la saisir, nous avons largement usé des beaux travaux d'Angeloz, de Maurice Betz, de Geneviève Bianquis, d'Edmond Jaloux en France; de Kretschmar, de Katharina Kippenberg, de Pobé, Salis, Paul Zech en Allemagne ou en Suisse. Qu'il nous soit permis aussi de remercier notre collègue et ami Edmond Vermeil, de la Sorbonne : quelques notes, prises à ses cours, en 1937, nous ont éclairé et muni de suggestions précieuses.

Puissions-nous, en quelques pages, contribuer à répandre davantage dans le « grand public » la

1. J. F. Angeloz : *Rainer Maria Rilke. L'évolution spirituelle du poète.* Paris, Hartmann, 1936.

connaissance, donc le culte de ce poète des poètes, et qui l'était, au dire de son ami Kassner, « même quand il se lavait les mains »!

P.-S. — Nous tenons à exprimer, pour les autorisations aimablement accordées, nos meilleurs remerciements, à M. Kippenberg, l'éditeur et l'ami de Rilke (Insel-Verlag, de Leipzig), à MM. Emile-Paul, Delamain, de Paris, et Huber de Zurich.

R. P.

N. B. — Nos traductions sont empruntées :

Pour les *Cahiers de M. L. Brigge* : à Maurice Betz (Emile-Paul, Paris, 1935).

Pour les *Elégies de Duino* : à J. F. Angeloz (Paul Hartmann, Paris, 1936).

Pour certaines lettres (où nous l'indiquons) : aux *Lettres* de R. M. R., 1900-1911, traduites par H. Zylberberg et H. Nougayrol (Delamain et Boutelleau, Paris, 1934).

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu profiter à temps du choix de poèmes traduits que M. Maurice Betz vient de publier aux éditions

Emile-Paul, sous ce titre : *Rainer Maria Rilke, Poésie.*

Les citations sont faites (sauf mention spéciale) d'après l'édition des Œuvres complètes (*Gesammelte Werke*, 1930) établie par les soins de l'Insel-Verlag, de Leipzig (14 volumes, y compris la correspondance).

Pour la bibliographie, nous ne pouvons que renvoyer à la *Rilke-Bibliographie* savamment dressée par le D^r Hunich (Insel-Verlag, Leipzig, 1935 et 1937).

UN DESTIN PARADOXAL

« Sa vie a été un essai défini et voulu
d'existence poétique. »

KIERKEGAARD, *Journal d'un Séducteur*¹

1. Trad. Gateau (Stock, Bibl. cosmopolite) p. 3.

UN DESTIN PARADOXAL

« Sa vie a été un essai démi et voulu
d'extinction positive »
KIERKEGAARD, Journal d'un Solitaire

La critique est tellement habituée à cette factice, mais traditionnelle distinction entre « vie » et « œuvre » qu'un des meilleurs commentateurs de Rilke a pu écrire : « Quand même nous ne saurions rien sur la vie de Rainer Maria Rilke, rien ne nous manquerait pour l'intelligence de sa sagesse; et inversement, la connaissance de toute sa biographie ne nous aide en quoi que ce soit à comprendre cette sagesse². » A la rigueur, certes, la poésie de Rilke est assez personnelle et forte pour être goûtée par elle-même. Et l'on sait l'horreur de ce grand timide pour les incursions des exégètes dans sa vie privée. « La vie des grands hommes, expliquait-il à sa femme le 5 septembre 1902, est une route abandonnée, envahie de ronces, car ils rapportent tout à leur art. » Et lui-même considérait la sienne comme

2. Eberhard Kretschmar : *Die Weisheit R. M. R. s.* Weimar, Böhlau, 1936.

sans intérêt. Il aimait spécialement la licorne, blanc symbole de pudeur.

D'autre part, un témoin authentique comme Edmond Jaloux³ fait cet aveu : « Je compris « mieux encore *Malte Laurids Brigge* quand je « vis Rainer Maria Rilke... Quand on lui parlait, « on voyait combien ce livre était vraiment sorti « de lui... Je pus comprendre enfin, à travers lui, « ce qu'avait été un vrai poète romantique... » Et tout récemment, Bernard Grasset, dans un appendice à la traduction des *Lettres à un jeune poète*, confirme : « Pour Rilke, d'ailleurs, créer, « c'est d'abord se créer. Nous ne sommes nous- « mêmes, avant de nous être faits, qu'ébauches, « que possibles; et la première matière qui s'of- « fre au créateur, c'est lui-même. » Plus loin en- « core, ceci : « S'il est vrai, comme dit quelque part « François Mauriac, qu'une œuvre vaut dans la « mesure où une destinée s'y reflète, l'œuvre de « Rilke est parmi les plus hautes de la littéra- « ture. »

Voilà, croyons-nous, le vrai : à l'exemple de son vénéré Kierkegaard, Rainer Maria Rilke a fait de sa vie une expérience, « un essai défini et voulu d'existence poétique ». A ce titre, sa vie fait intégralement partie de son œuvre, et, quand bien même elle n'expliquerait rien, elle n'en reste

3. R. M. R. Emile-Paul, 1927.

pas moins, dans une large mesure, une de ses créations, et non la moins intéressante. Il l'a faite, autant qu'il a pu, différente de celle du commun; il en a surveillé, favorisé quelquefois les métamorphoses; il a tenu à mourir de sa mort, à lui, comme le vieux chambellan Brigge. A notre époque nivelée, il s'est appliqué à vivre et à penser en dehors des sentiers battus. Au siècle de la machine, il s'est efforcé de devenir Orphée. Et, contrairement à la plupart, il a senti que vivre est une grande affaire, une tâche considérable, et qu'il n'est pas aisé de réaliser « celui que l'on est ». Comment l'a-t-il accomplie, cette tâche? Rien que pour cela, elle vaudrait d'être connue.

*
**

Un destin ingénieux, dirait-on, l'a toujours aidé dans sa recherche d'originalité. D'abord en le faisant naître avant terme, le 3 décembre 1875, à minuit, « l'heure où naquit notre Sauveur », à Prague, dans une ville et un milieu qu'il reniera, sitôt évadé, et pour toujours. Loin de reconnaître ce qu'il doit d'affinement à la culture autrichienne, il ne professe que dédain pour ce « sot polyglottisme autrichien »; la double Monarchie, « ce pays des messieurs à la retraite, de l'exécrationnable dualité entre travail et plaisir, des distractions désespérées, des distractions à tout

« prix, pour lesquelles on ne se donne même pas
 « la moindre peine — des distractions vulgai-
 « res... » Rilke oublie l'état politique de son
 malheureux pays... Est-il plus tendre pour le sé-
 paratisme tchèque? Ouvrez *Le Roi Bohusch*⁴,
 œuvre de jeunesse. Voyez-y, juxtaposés — dans
 la haine — Allemands, Tchèques, Israélites;
 quelle description accablante de « cet étroit mi-
 lieu de Prague » où il a, cependant, des atta-
 ches ancestrales! (Côté paternel : petits proprié-
 taires ruraux de Bohême septentrionale; branche
 maternelle : bourgeois de Prague même.) Dans
 cette ville du Hradschin, aux multiples prestiges,
 il revient, dix ans après l'avoir quittée, et voici
 comment elle lui apparaît :

*« Quelle tristesse de voir ces pignons d'angle,
 ces fenêtres et ces portes cochères, ces places et ces
 pinacles d'églises, mais humiliés, plus petits qu'ils
 n'étaient et complètement dans leur tort! Et main-
 tenant, dans leur nouvelle attitude, il est aussi im-
 possible d'en venir à bout que jadis, dans leur or-
 gueil. Plus que jamais, je ressens depuis ce matin
 la présence de cette ville comme quelque chose
 d'incompréhensible et de troublant...⁵ »*

Les gens ne lui font pas meilleur effet : « de la

4. Trad. fr. M. Betz, Emile-Paul, 1931.

5. Lettres à Clara Westhoff des 1^{er}, 4 et 6 novembre 1907.

« province engourdie », écrit-il en français⁶. Et ce décor qui lui avait fourni les premiers « fonds » pour ses tableaux de début, il l'unit, dans son aversion, à sa répugnance pour toute cette période « bohémienne » qu'il voudrait, déclare-t-il, disparue comme un mauvais rêve. Prague, sa vie durant, ne représentera plus pour lui qu'un schème vide, un fantôme un peu ridicule. Et pourtant, cette langueur tchèque, ces propensions slaves, l'aptitude aux langues, le *Weltblick*, que ne doit-il pas à sa cité natale, à son pays d'origine!

« Mais peut-être, a-t-il écrit un jour, n'est-on « d'aucun pays, que du pays de son enfance. » Entendez : la patrie, c'est l'Enfance même. Ici encore, réaction contre la légende de l'enfance « heureuse et insouciant... l'erreur qui l'enjolive, « la trousse, la pare d'une ruche⁷ ». M. Sieber, gendre du poète, assure qu'on aurait tort de prendre à la lettre cette boutade : cette enfance, selon lui, n'aurait été pas plus mélancolique qu'une autre. Là encore, nous semble-t-il, la question est mal posée. En langage rilkéen, « tristesse » signifie une étape, utile, dans nos métamorphoses, dans cette perpétuelle évolution qu'est l'existence. Egalement, et pour les mêmes motifs, l'angoisse, cette

6. *Ibid.*

7. III, 465.

conscience que nous pourrions ne pas être et qui nous pousse vers un au-delà, comme disent, de leur côté, les philosophes Jaspers et Heidegger. Aussi cette première saison de la vie suppose-t-elle des abîmes de terreur et de confiance à la fois. Croyons-en tant les poèmes que les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. Abîmes d'effroi : jamais l'enfant ne connaît la sécurité; mais l'homme fait la connaît-il davantage? « Pas plus que nous, dit « de l'enfance un des *Derniers Poèmes*, elle n'est « en sécurité, jamais plus que nous elle n'est in- « demne. Sans défense, comme les animaux en « hiver; moins protégée encore, car elle ignore « les cachettes⁸. » Quels émois devant le monde extérieur hostile, infini! « Les heures d'école, « perpétuelle attente, succession de choses étouff- « fantes. » « Et l'on joue comme suit : à la balle, « aux bagues, au cerceau, dans un jardin qui « doucement pâlit; et parfois, aveugle et féroce « dans sa hâte d'attraper, on frôle les adultes; « mais le soir, à petits pas, on rentre silencieux « à la maison, suspendu à quelque main ferme. « O mystère qui toujours plus se dérobe! ô an- « goisse! ô pesanteur!⁹ » Complétons par cette fin d'un *Sonnet à Orphée* : « Les voitures, de leur « roulement, nous environnaient, étrangères une « fois passées; des maisons se dressaient autour de

8. III, 465.

9. *Livre des Images*, II, 29.

« nous, fortes, mais irréelles... et nulle ne nous
« connaissait jamais. Qu'y avait-il de réel, dans
« tout cela? »

Et certes, Rilke toujours et partout, parlera du premier âge comme de l'âge idéal, celui qu'il faut s'évertuer à toujours revivre, à « rapprendre ». Mais l'enfance idéale, et nullement la sienne, « silencieuse, indescriptiblement solitaire, « pleine de souffrance jusqu'au bord »; enfance de fils unique, trop choyé, que les jeux des autres dépassent et qui, à son tour, dépasse ceux de son âge par la profondeur de ses intuitions.

Rilke accuse son milieu d'avoir été faux, mensonger. Dans les *Histoires du Bon Dieu*, il se peindra « faible enfant aux bras ridiculement longs, dans notre pauvre demeure où tout était de toc et mensonger¹⁰ ». Mais tout l'était, pour lui, dans cette période de 1880 à 1890. Dans les premières nouvelles (*Au fil de la Vie*, 1898), on assiste à une démolition en règle de la bourgeoisie provinciale à l'époque. Elle est conformiste, terriblement terre à terre — l'âge de plomb nietzschéen —, étroite, cherchant l'effet, alors que les âmes sont vides. *De la province engourdie*, répétera-t-il trois ans avant sa mort¹¹. Par malheur, le petit René (puisque tel était son prénom originel, premier indice de prétention) n'avait

10. IV, 206.

11. Lettre de Muzot, 11 févr. 1923.

même pas besoin de sortir de la famille pour rencontrer ces Philistins que le naturalisme à la mode cloue au pilori et qu'il y mettra lui-même jusque dans les *Elégies de Duino*. Chez son grand-père maternel, assurait-il, la moindre cuillerée de soupe lui restait dans la gorge.

Mais sa propre mère, Phia Rilke! Cette bonne dame, avec son air de Hongroise¹², était en réalité de souche alsacienne, au moins par son père. Peut-être Rilke nous rejoint-il par là? Car il ne peut, malgré qu'il en ait, renier toute ressemblance avec sa mère. De la mère de sa mère, en tout cas, cette grand'mère robuste qui lui survécut — elle est morte en 1927 à 98 ans passés —, n'a-t-il pas hérité cette fièvre du mouvement, cette passion du vagabondage? Phia Rilke, elle, tient sûrement de son père ce snobisme bourgeois qui empêchera, plus tard, toute vraie intimité entre elle et son fils. Prosaïsme foncier et, concurremment, aspirations à la grandeur, à ce qu'on s' imagine être la grandeur. Monsieur Jourdain, tout pot-au-feu qu'il est, vise à la particule. Notre poète, lui, rejettera d'emblée la banalité bourgeoise, mais sera-t-il tout à fait exempt de fringale nobiliaire? De sa mère, il hérite une évidente faiblesse pour l'armorial. Tout comme Nietzsche, il s'est cru, vraiment, des aïeux, et s'est dressé

12. V. dans l'utile volume de Karl Sleber (*René Rilke*) la photo des pp. 48-49.

complaisamment un arbre généalogique. Plus il avance en âge, plus il recherche la société des baronnes, des comtesses, voire des princesses. Lou Andreas-Salomé et Salis, dans son ouvrage sur Rilke en Suisse, essaient de justifier cette tendance en alléguant une prédilection pour ce qui dure, pour la sélection, l'affinement progressif, et leurs raisons semblent plausibles. En tout cas, Phia faisait du Gotha son livre de chevet, elle connaissait à fond le calendrier de la Cour impériale et les menus racontars de l'aristocratie. Le désir de paraître, voilà ce qui dévorait cette imaginative. Jeune fille, elle vidait à elle seule, par gageure, une bouteille de champagne. Mariée, déçue dans ses rêves romanesques, elle voulait quand même *mitmachen*, avoir l'air de mener grand train, et elle donnait des soirées où elle afublait d'étiquettes impressionnantes des flacons de vin ordinaire. Plus tard, elle ira vêtue de longs voiles noirs, comme les archiduchesses. Sa piété mesquine, toute en dévotions à côté, en pratiques extérieures et superstitieuses, ne pouvait laisser de traces sur l'enfant trop dorloté¹³, — pas plus d'ailleurs que l'amour excessif, égoïste au fond, qu'elle lui portait. Elle avait perdu une petite fille et, comme il arrive souvent, elle avait élevé son petit garçon comme elle eût élevé la fillette perdue. René est habitué à venir saluer les visites

13. V. *Die Literatur*, 4 décembre 1894.

quand sa mère reçoit, il parle français aux dames et il joue gentiment avec les petites filles. Il fait même un peu la cuisine...

Cette éducation « dans les jupes » ne plaisait guère, nous raconte M. Sieber, au papa, un bel homme, type d'ancien officier. Rilke lui-même a brossé son *Portrait de jeunesse*¹⁴ : l'œil rêveur, le front « comme en contact avec une chose lointaine », la bouche encerclée de jeunesse; droit dans son seyant uniforme, les deux mains appuyées sur la garde de son sabre. Voilà qui explique les penchants militaires de l'enfant couvé par une maman craintive (et aussi le fait qu'il a deux oncles dans l'armée). Rentré dans la vie civile, M. Rilke avait voulu, comme tous les gentilshommes, aller à la terre. Il avait cherché emploi comme régisseur de propriétés, mais il avait dû se contenter d'une terne situation dans une compagnie de chemins de fer. Correct et raide, ce vieux monsieur bien mis (son fils, lui aussi, appréciera l'élégance) laissera très bon souvenir à tous, et en premier lieu à « René » qui mettra bien du temps, au contraire, avant de rendre justice à sa mère. M. Sieber cite une terrible fin de lettre : « Comment pénétrer dans une maison de « poupées où les portes et les fenêtres ne sont « peintes qu'en trompe-l'œil¹⁵ ? » Celui qui écri-

14. III, 69.

15. A Clara, 2 nov. 1907.

vait cela, par ailleurs, a dit d'admirables choses sur la Mère, silencieuse gardienne du Germe, protectrice souriante. A la Noël de 1922 quand même, l'âge venant, il s'adoucit et loue chez cette exaltée de Phia un vouloir-vivre tenace et joyeux; est-ce parce qu'il y reconnaît le sien?...

*
**

Extraordinaire, donc, dès l'orée, cet enfant né dans un pays, une ville qu'il n'aime pas, élevé à contre-sens dans un milieu qu'il déteste, par une mère « irréelle » et un père qui la désapprouve. Etrange aussi, le choix, pour ce petit, victime d'une pédagogie trop féminine, de la carrière des armes! Son entourage agit sur lui, nous l'avons rappelé. Quoi qu'il en soit, nous possédons, de ses rêves de gloire, un témoignage irrécusable: ses dessins, conservés par sa mère. Ce ne sont que trépas héroïques, comme plus tard celui du *Cornette Rilke* ou du *Dernier Comte de Brederode*, chevauchées de preux, comme celle de *Charles XII à travers l'Ukraine*¹⁶. On l'a remarqué: jamais cette veine ne tarira dans ce corps débile. Peut-être parce qu'elle représente ce qu'il n'a pas: la force physique, le panache. Hommage tacite et, au reste, assez fréquent. Ardeurs belliqueuses qui s'apparient avec son aristocratismes: l'épée ano-

16. Cf. le *Porte-Étendard*, III, 73 et *Dernier Soir*, III, 68.

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
LE 17 NOVEMBRE 1938
SUR LES PRESSES DE
E. RAMLOT ET C^{ie}
52, AVENUE DU MAINE
POUR LES
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
22, RUE HUYGHENS, PARIS

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

